

GEORGES LIMBOUR

**Le Bridge  
de  
Madame Lyane**

roman

*nrf*

GALLIMARD





*Œuvres de Georges Limbour*

*nrf*

L'ILLUSTRE CHEVAL BLANC

LA PIE VOLEUSE

LES VANILLIERS

LE BRIDGE DE MADAME LYANE

LA CHASSE AU MEROU

ELOCOQUENTE

CONTES ET RECITS

LE BRIDGE  
DE MADAME LYANE



GEORGES LIMBOUR

LE BRIDGE  
DE  
MADAME LYANE

*nrf*

GALLIMARD

*Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation  
réservés pour tous les pays.  
© Éditions Gallimard, 1948.*



*Écrit avant la guerre*



Madame Lyane ferma son livre de comptes, se leva de la petite table encombrée de vieilles factures et souleva la portière de velours qui séparait le triste salon sans fenêtres du bar élégant et confortable.

Celui-ci était plongé dans l'obscurité, les volets n'en étant jamais ouverts parce qu'on n'y venait que la nuit. Aucun soupçon de vie ne pouvait à présent donner la moindre idée de l'heure. Elle aurait voulu connaître

la cachette où le barman enfouissait son gros réveil surmonté d'un timbre énorme mais inutile comme les ornements d'un eunuque, car le temps, ici, ne devait jamais faire entendre sa voix : il stagnait dans la pièce comme le bras mort d'un fleuve. Afin de faire la lumière, elle chercha de la main le clavier des boutons caché près de la portière, sur la paroi du salon. Un petit déclic sec et macabre retentit. Mais elle s'était trompée de bouton et le rouge du tango, qu'on n'employait plus souvent, répandit dans la pièce un reflet infernal, épais et lourd. Que cette lumière parût en l'absence des danseurs, cela lui communiquait aujourd'hui un singulier malaise, comme si le pianiste fût mort, le barman emporté par une ombre. Elle corrigea son erreur et quelques lampes invisibles cachées dans les lambris jetèrent une lueur plus saine dans la pièce. Elle s'avança jusqu'à l'un des confortables fauteuils de cuir et y prit son chapeau qu'elle avait posé en entrant. Puis elle passa derrière le bar qui formait une sorte d'alcôve où miroitait, comme un buisson de cristaux, une étagère garnie de bouteilles et de verres, tout illuminée de feux blancs. Son chapeau à la main, elle se planta devant une glace vide et profonde comme

les verres, peuplée de feux pareils à d'immobiles oiseaux. Ceux-ci s'enfuirent, livrant la place à son visage un peu boursoufflé, à ses yeux où l'expression était morte, encore un peu humides comme des étangs où il ne reste plus que la vase, un visage sur lequel le temps avait mis son impitoyable griffe. Mais non ! Pourquoi parler de griffe ? Il joue plutôt d'un chalumeau avec lequel il souffle la chair, gonfle des poches sous les yeux. Ce n'est pas un démon nerveux, mais un être nonchalant, lui-même très gras et très fatigué d'exister. Lentement, elle qui recevait chaque soir dans son bar des femmes si belles et des hommes si élégants, elle coiffa ses cheveux teints et impersonnels d'un petit chapeau de rentière qui la rendait, dans la rue, comme invisible ; et serra autour de son cou une fourrure anonyme qui n'était d'aucun animal existant. Oh ! quitter ces lieux, sortir bien vite ! mais son regard désespéré rencontra sur un coin de l'étagère, à côté des oranges et des citrons, un verre étincelant d'où montait une petite branche garnie de feuilles naissantes, un rameau d'arbre quelconque, sans fleur et sans beauté. Ainsi cette première branche du printemps, Elsa l'avait pieusement gardée, plongée dans cette eau pure ! O chère Elsa, chère,

chère fille ! Les larmes lui mouillèrent subitement les yeux, une tendresse soudaine envahit son cœur depuis longtemps désert et que n'agitait plus aucun trouble. Elle se laissait aller à ce premier et étrange transport vers cette fille, une entraînéeuse, une chanteuse, pour laquelle, jusqu'ici, elle n'avait éprouvé aucun sentiment particulier. Et comme l'eau brillait dans le verre ! Elle y avait trempé son doigt pour s'assurer qu'il y avait bien de l'eau, jamais l'eau ne lui avait paru si pure, idéalement incolore, invisible, rien que reflets et lumières. Le bois, en y pourrissant, n'y laissait pas de dépôt vert, elle semblait la pureté même. Alors madame Lyane pensa de nouveau à cet homme, jeune encore, qui l'autre soir avait apporté le rameau. Elle ne l'avait pas vu entrer, tant elle était occupée à son bridge dans un coin reculé de la pièce. Debout devant le bar, trop surexcité pour s'asseoir, l'homme tenait la branche à la main et parlait à Elsa, les yeux brillants, et la jeune femme, d'habitude si dédaigneuse et réservée, souriait ; elle le regardait avec des yeux tendres et gais, des yeux pleins de lumière, et limpides comme cette eau. On était encore en hiver, il avait plu des jours et des jours et il lui parlait... du printemps ! Puis il s'était

approché de la table de bridge, son rameau à la main, comme s'il avait le délire et, interrompant le jeu, avait repris ses histoires sur le printemps avec le sans-gêne et l'inspiration d'un homme ivre. Le général et le conseiller étaient excédés, mais, en gens bien élevés, se contenaient encore. Madame Lyane avait un peu peur de cet homme, il prédisait des choses horribles et assurait que ce rameau sauverait tout. Elle ne pouvait se rappeler ces phrases violentes, peu compréhensibles, en somme, mais qui finissaient par la troubler, comme si elle laissait passer quelque chose qu'elle ne retrouverait jamais, comme si ce bridge qui faisait la roue dans sa main la retenait prisonnière, loin d'un secret qui pouvait encore rafraîchir sa vieille âme. La colère de l'homme était si grande de les voir jouer au bridge! il allait arracher les cartes de leurs mains. Elle avait dû se lever, implorer Elsa : « Retiens-le, emmène-le, calme-le..., fais-le partir... » Le bridge avait repris, mais plus tard, dans son lit, c'était absurde, elle avait repensé jusqu'à l'aube à ce prophète du printemps, et peut-être que ses mystérieuses paroles trouvaient, pour l'émouvoir, une aide dans un mal qui poussait en elle, quelque chose de vague et d'inconnu qui

naissait dans sa poitrine et l'oppressait parfois, lui donnait des angoisses et faisait se lever dans sa mémoire nostalgique des souvenirs oubliés.

Elle tira les clefs de son sac, impatiente, ferma les portes et se hâta jusqu'à la station voisine. Mais comme elle laissait passer les autobus inutiles sur la place où le premier soleil d'avril faisait éclater les précoces bourgeons des arbres (grâce au rameau, empli d'une préoccupation nouvelle, elle était la première à les voir, à les accueillir), une étudiante pauvre, décorée d'un insigne, s'approcha d'elle. Le visage hargneux de la jeune fille coiffée d'une casquette décolorée, exprimait une basse passion, trahissait l'envie et la haine, au point que madame Lyane, habituée à un monde si élégant, à des femmes dont l'abord était si souriant, recula... Cette jeune fille voulait sans doute un renseignement sur les autobus, la clef de ces numéros qui se succédaient au bord du trottoir avec une si grande vitesse, car la vie dans une ville nécessite non pas tant l'intimité des nuages et des branches que la compréhension de toutes sortes de chiffres. Non ! elle offrait une carte postale où madame Lyane reconnut la carte géographique de son pays, eh oui !



naturellement, sa chère Hongrie : il suffisait de tirer une languette métallique au verso, partie réservée à la correspondance, et l'on voyait plusieurs territoires limitrophes se détacher du cœur du pays, reculer vers les bords de la carte, laissant, entre eux et le morceau central immobile et qui était bien la Hongrie avec ses présentes frontières, un fossé blanc que devaient remplir les larmes et le sang d'un vrai cœur magyar. Car ces morceaux de territoire que la tirette faisait reculer étaient ceux dont le traité de Trianon avait frustré la chère patrie ! Il les avait accordés, malgré les attestations de l'histoire, à cinq voisins, cinq imposteurs. Et madame Lyane chercha une pièce de monnaie, car elle était une personne bien élevée et qui avait peur des scandales. Puis, en attendant l'autobus (le sien venait peut-être à cet instant de passer), elle repoussa maladroitement, gênée par ses gants, la languette, et les gloutons de pays voisins rendirent leur morceau comme des chats auxquels les enfants s'amuse à faire avaler un morceau de mou au bout d'une ficelle pour ensuite le leur retirer de l'estomac.

Madame Lyane connaissait ces revendications, ces sourdes douleurs nationales, on

en parlait parfois, la nuit, dans son bar et ces problèmes planaient, mais sans passion, dans la fumée. Aussi dès qu'elle fut montée enfin, dans l'autobus, après avoir encore plusieurs fois tiré la languette, parce que ce mécanisme lui rappelait celui qui agitait les membres des petits pantins que, dans son enfance, elle avait fait danser (mais qui ne lui donneraient plus aujourd'hui aucune émotion), lassée de ce jouet, elle s'efforça de le plier pour l'introduire dans le cendrier, au dos du siège devant elle. Mais avec ses doubles ou triples épaisseurs de carton, la carte ne se laissait pas plier facilement, elle ne voulait pas glisser dans le cendrier trop étroit, jusqu'au bout de cigare qui baignait au fond, dans des cendres. Et tandis que madame Lyane s'obstinait, comme si elle en voulait à ce petit arlequin inoffensif, l'autobus traversa sans qu'elle s'en aperçût le pont suspendu au-dessus du Danube. Oui, bien que cette immense trouée de ciel et d'eau, cette brusque apparition de l'illimité inondât la voiture d'une immense clarté, bien qu'une forte et fraîche brise venue directement des plaines coulât par la porte entre les banquettes, ce qui provoquait chez les voyageurs tournés avidement vers la vision éphémère

que la ville de l'autre rive allait leur reprendre, un bref et violent émoi, chez le plus terre à terre et le plus abruti, un réveil, une hantise du ciel, une frénésie, un oubli, un bonheur..., elle ne s'aperçut de rien parce que la carte ne pouvait pas entrer dans le cendrier et, finalement, elle la laissa posée dessus, comme les panoplies trop larges que les mères placent simplement en équilibre sur les petits souliers, dans les cheminées de Noël. Alors enfin, elle chercha le fleuve et s'aperçut qu'elle était déjà de l'autre côté. Voilà ce qu'elle faisait de la première journée de printemps ! L'autobus montait une côte, il attaquait la belle colline au sommet de laquelle se trouvait le Palais Royal. Elle faisait maintenant un effort pour tout voir, ne rien laisser passer. Mais depuis si longtemps qu'elle n'était sortie, son cerveau rouillé ne lui donnait plus d'impression. Les soubresauts de la voiture sur les pavés faisaient tressaillir ses joues. Elle regardait les numéros des maisons : 87, 89, 91..., comme si elle ne pouvait plus compter que ce qu'elle éprouvait maintenant le plus profondément dans sa chair : les tressaillements de ses joues... 87, 89, 91..., c'était peut-être les numéros de ses rides.

Quand l'autobus se fut arrêté sur une place triangulaire, déserte et abandonnée, que les rares voyageurs venus jusque-là furent descendus, madame Lyane ne bougea pas, jusqu'à ce que l'employé vînt se pencher sur sa figure pour s'assurer qu'elle n'était pas malade ou endormie. « C'est le terminus », dit-il, d'une voix sévère. Ce n'était pas qu'elle fût reprise de paresse, mais depuis si longtemps qu'elle n'avait tenté semblable voyage, elle était indécise, inquiète, elle se sentait perdue loin de chez elle, elle avait peur et il fallait que cet homme rébarbatif, portant sur son ventre toute une ménagerie d'insectes à bruit d'élytres qui avaient crissé sur tout le parcours, sa mécanique à perforer les billets et à imprimer dessus des chiffres millénaires, des millions, des incommensurables auxquels ne montaient jamais, par bonheur, les numéros des maisons, la chassât par son impitoyable sentence de l'autobus maintenant inerte et sans secousses, et où se refroidissaient déjà les fumées des cigares.

Son projet secret la condamnait à la solitude (et ce mal vague en sa poitrine était peut-être aussi un appel impérieux de la solitude), dans ce quartier provincial et endormi où les arbres, pointant déjà de minuscules



GEORGES LIMBOUR

Le Bridge  
de  
Madame Lyane

A Buda Pest, bien avant la guerre, Madame Lyane, dont la maturité commence à se transformer en vieillesse, dirige un bar de luxe, une sorte de boîte de nuit où l'on danse, où l'on boit, où l'on joue aussi au bridge. Seule dans la vie, elle souffre de cette solitude et tente de reporter sa tendresse inemployée sur Elsa, sa première entraîneuse. Elsa est très belle, très douce. Depuis quelque temps, elle aime, d'un amour profond et exaltant, un mystérieux client qui, très surexité, lui a offert un rameau d'arbre annonciateur du printemps, puis a disparu. Le pianiste du bar, un humble mais excellent musicien, aime Elsa, ne vit que pour elle, et compose en secret une admirable mélodie que son amour pour la jeune femme lui inspire. De ces trois êtres, que la même passion unit et sépare à la fois, d'autres personnages s'approchent, qui apportent leur propre rêve — telle cette étudiante qui vend les cartes postales de propagande au bénéfice de son Parti, tel ce mendiant qu'on utilise pour des fins politiques — ou leur réalité — tels ce violoniste tzigane, joueur d'échecs, et sa fille si désirable et si intéressée. Puis tout s'écroule dans la mort, la fuite et la guerre civile.

Georges Limbour a décrit ces amours sans espoir, qui transfigurent leurs victimes, en une suite de monologues intérieurs dont l'intense poésie, l'exaltation, le charme et la mélancolie sont inoubliables.

*nrf*